



Vol. V.—No. 11.

MONTREAL, JEUDI, 12 MARS, 1874.

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

Nous apprenons avec plaisir que la société Saint-Jean-Baptiste de cette ville a résolu d'inviter les associations canadiennes-françaises des Etats-Unis à venir célébrer le 24 juin prochain à Montréal. Ce sera un grand jour pour notre nationalité, un jour qui, si nous savons en profiter, pourra être le commencement d'une ère nouvelle.

Espérons que les autres sociétés de notre province s'empresseront de se joindre à nous en cette circonstance, et qu'elles enverront toutes des délégués à Montréal.

O. D.

LE PERE LAGIER.

Le bon Père Lagier est mort. Cette nouvelle aura un douloureux retentissement dans tout le Bas-Canada, que cet apôtre a parcouru en tous sens, où il était universellement connu et aimé. Durant les trente-trois années de sa prédication parmi nous, il a eu le don de ramener les âmes à Dieu et de se gagner tous les cœurs. Quelle est la campagne si éloignée où l'aimable missionnaire n'ait fait entendre sa parole sincère, où il ne compte autant d'amis que de connaissances? Son nom est identifié avec tous les jubilé, retraites, neuvaines, quarante heures, triduum qui ont eu lieu dans ce pays depuis 1841, et il a confessé tout le monde, il a eu les confidences de toutes les familles, il a prodigué partout les consolations et les conseils.

Lucien-Antoine Lagier est né à Embrun, dans le Dauphiné, en 1814. Il fit son cours d'études classiques au séminaire de Marseille, et lorsque Mgr. Mazenod fonda la congrégation des Oblats, il résolut de s'associer à cette œuvre. Il fut ordonné prêtre en 1833.

Mgr. de Montréal ayant appelé les Oblats dans son diocèse, en 1841, le Père Lagier fut des premiers qui vinrent au pays, qu'il n'a pas quittés depuis cette date. Il fut successivement curé ou supérieur à St. Hilaire en 1842, à Longueuil en 1843, à Bytown en 1847, à l'église St. Pierre de Montréal en 1854, à l'église St. Sauveur de Québec en 1863, supérieur des Oblats à Montréal en 1867, il fut appelé au même poste à Québec en 1873.

Un trait qui caractérise bien le Père Lagier, c'est l'impression pénible que lui causa son élévation à la charge de supérieur de la maison de Montréal. Cette responsabilité l'effrayait, cet honneur confondait sa modestie. Il demanda avec tant d'instances d'être relevé de ces fonctions qu'il gagna d'être envoyé à Québec dans une position moindre et dont les devoirs étaient plus limités.

A Québec comme à Montréal, le Père Lagier se dévoua à la prédication. On ne peut dire qu'il fût orateur dans toute l'acception du mot. Il ne brillait ni par la grandeur des idées ni par l'élévation du style. Mais s'il est vrai que l'éloquence soit l'art de toucher les cœurs, jamais prédicateur ne fut plus éloquent devant la masse des fidèles. Tous le comprenaient; il disait les choses qui conviennent au peuple, sa parole pénétrait les âmes. C'est la gloire, la seule, qu'il ambitionnait, et il en donnait tout le mérite à Dieu. Nul mieux que lui ne racontait à propos l'anecdote qui reste gravé dans les esprits et sert d'exemple pour toujours. Personne non plus ne savait mieux que lui émouvoir son auditoire par le récit des souffrances de Jésus-Christ. Il lui arrivait de présenter tout-à-coup son crucifix à la foule en la conjurant de revenir au

Dieu qui avait aimé l'humanité jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, et alors de tous les yeux coulaient les larmes bienfaisantes du repentir. C'était là le bonheur, le seul, que recherchait le bon Père, et il en remerciait encore la Providence.

Inclinons-nous avec respect devant de tels hommes. Non-seulement ils représentent au milieu de nous Celui qui nous promet le salut, mais, dans un ordre d'idées moins élevées, ils honorent l'humanité par leur droiture, leur pureté, et cette fraîcheur de sincérité, parfum de leur cœur honnête et dévoué.

Le Père Lagier aimait à prêcher, c'était une seconde nature pour lui. Il faut le dire aussi, il faisait, sur la fin, des sermons interminables, ou plutôt qu'il terminait deux ou trois fois. On croyait qu'il allait descendre de chaire, mais au même moment une idée lui revenait à l'esprit, et il recommençait, mettant ainsi deux ou trois homélies dans une seule. Personne ne lui en voulait, mais les estomacs demandaient grâce. On a cru s'apercevoir que ses collègues à l'église St. Pierre avaient pris le parti de faire sonner l'Angelus lorsqu'il en était rendu à son troisième quart-d'heure: le bon Père était toujours surpris qu'il fût sitôt midi, et il se hâtait alors de "souhaiter le bonheur éternel" à son auditoire.

L'infatigable prédicateur est mort sur son champ de bataille. Il était allé prêcher une retraite à l'Île Verte, comté de Témiscouata, lorsqu'il a succombé à une attaque de l'affection asthmatique dont il souffrait depuis longtemps. Il pressentait sa fin; en laissant Québec, il disait: "Je pars, mais Dieu sait si je reviendrai." Il n'est point revenu, mais cette mort est digne de sa vie. Il a été frappé dans l'église même, dans la chaire où il faisait entendre la parole de vérité, devant les autels du Dieu dont il était l'héroïque soldat. N'est-ce pas ainsi qu'il espérait mourir?

OSCAR DUNN.

L'ABBÉ TANGUAY.

Tout le monde a lu les beaux vers de Fréchette publiés dans *L'Opinion Publique* du 26 décembre dernier et adressés à l'abbé Tanguay.

Peut-être que plusieurs se sont dit: "Bah! ces poètes! Ils ont le secret d'élever tous les sujets qu'ils traitent. Dans ce cas ici, il me semble que l'enthousiasme est de trop."

Pardon, lecteur, il vous semble mal. La chose en vaut la peine, au contraire. Disons plus: elle est éminemment patriotique, elle est importante pour nous, elle est énorme comme labeur et comme mérite.

Dans notre petit monde d'historiens, archéologues, analystes et annotateurs, il n'est pas de figure mieux dessinée, aussi typique, plus nettement à sa place que celle de monsieur l'abbé Cyprien Tanguay.

Il est venu à son heure, heure favorable, et c'est à nous qu'il appartient de le bien accueillir, j'oserais dire de le bien juger.

Nous ne sommes plus au temps où les Canadiens-Français avaient besoin d'un livre, fût-il bien ou mal fait, qui leur apprit à nouveau leur histoire presque entièrement oubliée. Depuis un demi-siècle Perreault, Bibaud, Labrie, Garneau, Ferland, se sont suivis et ont consacré la sève de leurs belles années à édifier le monument qui

nous manquait. Les gros blocs de l'Histoire, si je puis m'exprimer ainsi, jont été arrachés de la montagne, du chaos de l'oubli, taillés par larges éclats et mis à leur endroit dans l'édifice national. Il s'agit maintenant pour les successeurs de ces premiers et immortels ouvriers, de reprendre chaque partie, chaque bloc un par un, de le travailler, de lui faire rendre tout ce que le ciseau de l'artiste est en droit de lui demander, d'y sculpter en un mot les innombrables figurines que la vérité historique exige.

Aussi, que de gens sont actuellement à l'œuvre. Pour ne parler que de ceux de ma connaissance, voyez—Taché achève quelques volumes de statistiques qui vont nous faire entrer chiffres en main dans la vie de nos ancêtres: il tient aussi en réserve une histoire des Hurons; Casgrain fouille les vieux murs de Québec, les interroge, et traduit éloquentement ce qu'ils lui racontent; Gérin-Lajoie travaille.....on ne le dit pas, mais il travaille; Verreau fait des trouvailles superbes dans le champ des vingt premières années qui ont suivi la conquête; Chauveau attire à lui, on ne sait d'où, des bouquins sans pareils dont l'existence n'était pas même soupçonnée; Bois empile des copies d'actes anciens, rarissimes, et il en extrait ça et là quelques bribes pour en nourrir des articles qu'il ne signe pas, mais que l'on reconnaît bien; LeMoine est en rapport intime avec les personnages de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci; Tassé ressuscite les fondateurs de plusieurs villes de l'Ouest, tous enfants du Canada; Drapeau groupe dans un large cadre l'histoire des institutions charitables du pays, à partir de sa fondation; Garneau (Alfred) soutient que l'on ne peut ouvrir un seul livre, quel qu'il soit, sans y trouver au moins une note à prendre pour servir à l'histoire du Canada, et il prouve sans cesse que ce n'est point un paradoxe; Garneau (le même) trouve partout "et ailleurs" des manuscrits originaux, qu'il montre à ses amis, mais qu'il se donne la peine de ne point publier; Doutre cherche les sources du Droit canadien; Lareau rassemble sous une même couverture tous nos écrivains; Turcotte a fait, et il refait, la vie parlementaire de 1841 à 1867; Malouin recueille les souvenirs et les secrets qui s'en vont avec les vieillards, et il les publie parfois.

Mais de tous ceux-là, je le répète, pas un seul n'a un caractère aussi à part que l'abbé Tanguay.

Celui-ci a entrepris la chose la plus infaisable, la plus téméraire qui se put entreprendre, —à ce qu'il semblait,— et il va tout à l'heure la mener à bonne fin!

Conçoit-on cela! Un homme qui se réveille un beau matin avec la détermination de reconstituer l'arbre généalogique de toutes les familles d'un pays, les prenant à trois siècles en arrière!

Retrouver le fil des générations qui aboutissent aujourd'hui à quinze cent mille individus, lorsque les familles de ces 1,500,000 individus l'ont perdu depuis longtemps! C'est une idée qui est encore plus patriotique qu'originale.

Il y a vingt ans, sa réalisation n'eût été possible à personne. Actuellement, étant donné un homme de la façon de l'abbé Tanguay, c'est chose praticable. C'est fait.

Nous voici rendu à une époque où sans faire parade d'une vaine gloire, nous pouvons jeter avec satisfaction un regard sur le passé, et, dans le bien-être que l'on éprouve à goûter un peu de repos après une longue et pénible étape, il nous est permis de nous dire: Allons